



Covid-19 : la reprise des cours en classe peut-elle relancer l'épidémie ?

Les écoliers sont de retour en classe depuis plus de quinze jours, les ados dix. Alors que l'épidémie recule, la réouverture des établissements scolaires risquent-elle d'inverser la tendance? «Trop tôt pour le dire», avancent les spécialistes. Pour éviter un rebond de l'épidémie, le ministère de l'Education nationale a maintenu le protocole sanitaire prévoyant la suspension d'une classe dès la découverte d'un cas. (Illustration) LP/Olivier Arandel

Par Thomas Poupeau

Retour dans les cours de récréation rime-t-il avec... rebond des contaminations ? Cela fait quinze jours que les écoliers ont repris le chemin des classes, une semaine pour leurs aînés des collèges et lycées. Début avril, les écoles avaient été fermées trois semaines, quatre pour les établissements du second degré, pour tenter d'enrayer la troisième vague de Covid-19.

À l'époque, la plupart des épidémiologistes pointaient l'école comme un haut lieu de propagation du virus, d'autant qu'à l'aune des variants, les enfants sont davantage contaminants. Dans la foulée de ce « confinement » intégrant le milieu scolaire, l'épidémie semble reculer : entre le 27 avril et le 10 mai, le nombre de patients hospitalisés en soins critiques a baissé de 18 % et le nombre total d'hospitalisations de 8,5 %.

À lire aussi Jean-Michel Blanquer : «Je préfère avoir à fermer 1% des classes que 100% des écoles»

Avec son lot de bambins qui s'égayent dans les cours de récré et d'ados qui planchent — masqués mais entassés — dans des salles de classe et des cantines, l'école rouverte peut-elle inverser la tendance ? « C'est un peu tôt pour dresser une première tendance. Il faut trois semaines. Et encore : beaucoup d'enfants sont asymptomatiques, donc on ne les détecte pas forcément, alors il faut attendre qu'ils contaminent des adultes pour mesurer un effet. Soit encore quinze jours ou trois semaines de plus », résume Rodolphe Thiébaud, professeur de santé publique à l'université de Bordeaux (Gironde) et directeur adjoint du centre de recherche Inserm Bordeaux Population Health.

« Un peu tôt », c'est aussi l'avis de Jean-Stéphane Dhersin, modélisateur et directeur adjoint scientifique au CNRS. Qui indique aussi qu'il ne serait pas tout à fait pertinent de pointer du doigt l'école si l'épidémie remonte.

« L'école est moins dangereuse qu'une fête avec 2000 personnes »

« Un rebond serait multifactoriel. Par exemple, la rentrée des collégiens et des lycéens s'est télescopée avec d'autres autorisations nouvelles, comme la fin des dix kilomètres autorisés autour de chez soi », rappelle le chercheur. Mais les spécialistes le disent : des contaminations à l'école peuvent tout à fait être « l'un » des facteurs d'une reprise épidémique... « à condition qu'elle n'y soit pas contenue », insiste Rodolphe Thiébaud.

« On sait que c'est risqué de reprendre une vie quasi-normale alors que les taux d'incidence sont élevés, développe-t-il. Mais l'importance de l'école, pour les enfants et leurs parents, fait consensus. Alors, c'est risqué... selon comment on le fait, poursuit le professeur de santé publique. Si les distanciations sociales sont respectées, si l'on porte le masque, qu'on intensifie la politique de dépistage... il n'y a pas de raison que le retour en classe s'accompagne d'une explosion de l'épidémie. Avec autant de prudence, l'école est moins dangereuse qu'une fête avec 2000 personnes ! »



Pour éviter ce rebond, le ministère de l'Education nationale a donc maintenu le protocole sanitaire prévoyant la suspension d'une classe dès la découverte d'un cas. De quoi entraîner des fermetures en cascade, « la rançon à payer pour faire les choses dans de bonnes conditions », avait justifié Jean-Michel Blanquer. Juste avant les vacances de printemps, plus de 11000 classes avaient dû interrompre les cours. Selon les dernières données, publiées vendredi, elles sont 4992, tous niveaux confondus, depuis dix jours, un chiffre en forte progression puisque la semaine d'avant, on en dénombrait 104, uniquement dans le premier degré.

Des dépistages aléatoires

Est-ce à dire que le virus circule davantage en milieu scolaire ? Difficile de le savoir tant le dépistage est parcellaire. Il repose essentiellement sur les tests salivaires, certes déployés en masse, mais auxquels tous les élèves ne se soumettent pas. A titre d'exemple, entre le 26 avril et le 3 mai, sur 322 064 analyses proposées, seules 207 554 ont été acceptées par les familles, 0,18 % se sont révélées positives. Les autorités ont promis une montée en puissance, avec bientôt 600 000 tests et jusqu'à 1 million par semaine.

Dans les lycées, les autotests devaient arriver cette semaine, mais leur déploiement prend du retard et se heurte à une série de difficultés. En tout, 60 millions de kits doivent être distribués aux ados et aux personnels entre mai et juin.

VIDÉO. Covid-19 : les autotests, comment ça marche ?

Quel que soit le niveau de circulation du virus, se pose aussi le problème des écoles qui ne jouent pas le jeu. À Lagny-sur-Marne (Seine-et-Marne), une maman s'est émue que la direction assume, malgré la découverte d'un cas positif, de ne pas renvoyer chez eux les élèves de la classe de son fils. « Le cas n'est pas isolé : certains parents, à cause de leur boulot, peuvent difficilement faire autrement », glisse Coline, enseignante dans les Hauts-de-France.

« Il faut arrêter de stigmatiser les écoles dans la gestion du virus », peste Charline, directrice dans le Centre. Pour elle, « les gestes barrière sont consciencieusement appliqués » par ses élèves, « bien mieux » qu'à la maison. « J'ai eu six gamins qui m'ont raconté avoir fait une soirée pyjama ensemble. Heureusement pas de Covid-19 parmi eux, raconte Charline. Mais c'est plus risqué qu'une journée de cours masqué. »

